

L'oiseau, métonymie de la campagne : récurrence et évolution d'un thème dans l'œuvre narrative de Noël du Fail

Dans un bel article publié en 1986 dans la revue *L'Homme*, Daniel Fabre s'intéresse, en ethnologue, à la place de l'oiseau dans quelques «récits d'apprentissage» (de Restif de la Bretonne à Edgar Quinet, en passant par Chateaubriand, Agricol Perdiguier...). Étudiant à travers ces textes la relation aux oiseaux de l'enfant ou de l'adolescent marquée par des récits comme celui de la quête des nids, celui de la chasse aux oiseaux, il montre comment ce thème exprime de façon métonymique les étapes d'une progression dans la maîtrise du monde naturel et social : l'école buissonnière, rivale et complémentaire de l'école proprement dite (1).

Puisant ces références dans un corpus de textes du XIX^e siècle, Daniel Fabre évoque là un monde encore largement rural ; et désormais, aux apprentissages et aux récits d'apprentissage qu'il décrit et analyse se sont substitués, ou ajoutés, d'autres dont témoigne Jean-Paul Sartre dans *Les Mots : Les souvenirs touffus et la douce déraison des enfances paysannes, en vain les chercherais-je en moi. Je n'ai jamais gratté la terre ni quêté des nids, je n'ai pas herborisé ni lancé de pierres aux oiseaux. Mais les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne* (2).

En revanche, la littérature du XVI^e siècle se prêterait bien à ce genre d'enquête ; le texte le plus significatif, celui qui vient spontanément à la mémoire, étant bien entendu, l'*Eglogue au roy sous les noms de Pan et Robin* (1539), où Clément Marot, sous le masque du berger des pastorales, fait de transparentes allusions à sa «jeunesse folle», et campagnarde :

(1) D. FABRE, «La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage», *L'Homme*, juillet-sept. 1986, XXVI (3), pp. 7-40. Je remercie Daniel GRAUDON, qui travaille sur ce sujet (voir divers articles publiés dans *Armen* et «L'oiseau, l'homme et l'enfant dans la tradition orale bretonne», *Études sur la Bretagne et les Pays Celtiques* (Kreiz, t. III, 1994, Brest, C.R.B.C., pp. 45-65), de m'avoir fait connaître cet article.

(2) *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964, p. 37 ; cité par D. Fabre, *op. cit.*

*Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblois l'arondelle qui volle
Puis çà, puis là : l'aage me conduisoit,
Sans peur ne soing, où le cueur me disoit.
En la forest (sans la craincte des lous)
Je m'en allois souvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyseaux ramages,
Tous differens de chants et de plumages ;
Ou me souloys (pour les prendre) entremettre
A faire bricz, ou cages pour les mettre.*

(.....)

*O quantesfoys aux arbres grimpé j'ay,
Pour desnicher ou la pie ou le geay,*

(.....)

*Aucunefoys aux montaignes alloye,
Aucunefoys aux fosses devaloye,*

(.....)

*Ou pas a pas le long des buyssonnetz
Allois cherchant les nidz des chardonnetz
Ou des serins, des pinsons ou lynottes.*

(.....)

*J'apprins les noms des quatre parz du monde,
J'apprins les noms des vents qui de là sortent,
Leurs qualitez, et quel temps ilz apportent,
Dont les oiseaux, sages devins des champs,
M'advertissoient par leurs volz et leurs chantz (3).*

Par ailleurs, l'alouette et le rossignol continuent avec les poètes de La Pléiade une carrière littéraire ininterrompue depuis les troubadours et les trouvères : la comparaison entre leur chant et celui du poète se prête à mille variations dont certaines ont su s'imprimer dans les mémoires :

*Rossignol mon mignon qui par cette saulaie
Vas seul de branche en branche à ton gré voletant,
Et chantes à l'envi de moi qui vais chantant
Celle qu'il faut toujours que dans la bouche j'aie.*

(Ronsard, *Les Amours de Marie*)

(3) Clément MAROT, *Oeuvres complètes*, éd. B. Saint-Mari, Paris, Garnier, s.d., t. I, p. 35 et suiv.

ou, encore de Ronsard (*Odes*, IV, 27) :

*T'oserait bien quelque poète
Nier des vers, douce alouette ?
Quant à moi, je ne l'oserais.
Je veux célébrer ton ramage
Sur tous oiseaux qui sont en cage
Et sur tous ceux qui sont ès bois.

Qu'il te fait bon ouïr à l'heure
Que le bouvier les champs labeure,
Quand la terre le printemps sent (4).*

Hors des sentiers battus des anthologies, et dans un genre littéraire moins soumis au poids de la tradition (et de la mode), moins codifié dans sa thématique et sa rhétorique, l'oeuvre narrative de Noël du Fail, si souvent invoquée lorsqu'on parle de la campagne rennais au XVI^e siècle, fournit une moisson sinon plus abondante, du moins plus diversifiée, de références au monde des oiseaux. Elles viennent grossir (et confirmer) le dossier ouvert par Daniel Fabre ; mais si l'ethnologue peut donc y trouver son compte, on verra, chemin faisant, que l'analyse de ces références permet d'aller plus avant encore dans la compréhension de l'oeuvre du conteur rennais en enrichissant et affinant notre approche de la perception par Noël du Fail de la société et de la culture rurales (5).

Ces références sont de plusieurs types : en ce XVI^e siècle français encore très largement rural, la langue fournit à Noël du Fail des expressions figurées, des syntagmes figés tirés de l'observation du monde des oiseaux : ils révèlent une expérience, des connaissances, des apprentissages qui, au fur et à mesure des siècles, et de l'urbanisation, vont disparaître ou s'estomper.

Noël du Fail, dans une allusion facétieuse au célèbre vers de Villon («Mais où sont les neiges d'antan ?») décrit dans les *Propos Rustiques* les

(4) Les textes cités de Ronsard figurent dans le Lagarde et Michard, *XVI^e siècle*, Paris, Bordas, 1985, p. 142 pour «Rossignol, mon mignon...», p. 130 pour l'ode «À l'alouette». Sur ce sujet, on trouvera des indications intéressantes dans Gisèle Mathieu-Castellani, «Les bestiaires dans la poésie amoureuse de l'âge baroque», *Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises*, 1979, pp. 17-34. On retiendra, en particulier, la distinction qu'elle établit entre «les quatre types de bestiaires qui composent et structurent l'imaginaire baroque» («le bestiaire symbolique», «le bestiaire emblématique», «le bestiaire fantastique», «le bestiaire mythique»).

(5) Vaste débat : voir G. MILIN, «Modèles idéologiques et modèles culturels dans l'oeuvre narrative de Noël du Fail», *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1971, t. LXXXI, pp. 65-104 ; G.-A. PÉROUSE, «Le dessin des *Propos Rustiques*», *Études seiziémistes offertes à V.-L. Saulnier*, Genève, Droz, 1980, pp. 137-150.

bons vieillards de la campagne rennais *contans des nids d'antan et neiges de l'an passé* (*Propos Rustiques*, ch. II, p. 52) (6). Apprendre [à des individus] *leur bec jaune* (*Contes et Discours d'Eutrapel*, ch. VIII, t. I, p. 106) (7), c'est leur apprendre leur naïveté, leur ignorance, voire leur sottise, *bec jaune* (ou *béjaune*) désignant dans cette expression le bec des jeunes oiseaux (8). Un *espouvantail de chenevière* (*Contes d'Eutrapel*, ch. XXXI, t. II, p. 169), c'est un individu plus redoutable en apparence qu'en réalité, semblable en cela à un épouvantail dressé dans un champ de chanvre (l'expression a été popularisée par le *Franc Archer de Bagnolet*). Belle insulte aussi que de traiter un individu de «merle plumé» : *Tu n'as force ne vertu [force] que d'un merle plumé* (*Contes d'Eutrapel*, ch. XX, t. II, p. 37).

Au ch. XXX des *Contes d'Eutrapel* (t. II, p. 152) dans une même anecdote (misogyne), comme substitués au mot «femme», on relève à la fois : *animant* («animal»), *diabliesse*, et *oison coiffé* : allusion à la réputation de stupidité faite à l'oie que l'on retrouve plus platement évoquée au ch. XX à propos d'une *simple damoiselle, aussi malitieuse que un oyson* (*Contes d'Eutrapel*, t. II, p. 10) (9). *Caquet, caqueter* (ch. XXXIII, II, p. 217) relèvent du même système de métaphorisation dévalorisante, que l'on retrouve théorisé, développé tout au long et de façon fort explicite au ch. XXXII des *Contes d'Eutrapel* : [Femmes] *souciez-vous seulement de vos quenouilles et menu mesnage (...): car, si le contraire se fait, et que la poule chante aussi haut que le coq, ce sera un desordre perpetuel, vie malheureuse, et où Dieu nullement habitera* (t. II, p. 181).

Plus obscure, pour qui du moins ne possède pas l'expérience des réalités rurales qui est celle du conteur rennais, l'expression méprisante *annicheur de poules*, glosée fort heureusement au chapitre XVI des *Contes et Discours d'Eutrapel* (t. II, p. 206) par *casanier* : c'est celui qui s'occupe de mettre les poules au nid (Philipot, *Essai sur le style et la langue de Noël du Fail*, p. 84) ; encore au début du XX^e siècle, dans la région de Dol-de-Bretagne, *anijoux de poules* était le nom donné à «un individu sot et incapable» (10). Ce n'est donc pas un qualificatif bien flatteur pour un gentilhomme : *Bon Gentilhomme, mais non trop brusque ny ouvert, ains un*

(6) Les *Propos Rustiques* sont cités dans l'éd. procurée par G.-A. PÉROUSE et R. DUPUIS, Genève, Droz, 1994.

(7) Les *Contes et Discours d'Eutrapel* (abrégés en *Contes d'Eutrapel*) sont cités dans l'éd. Ch. HIPPEAU, Paris, 1875, 2 vol.

(8) Edmond HUGUET, *Le langage figuré au seizième siècle*, Paris, Hachette, 1933, pp. 169-170. Au ch. IX, p. 114 des *Propos Rustiques*, on relève une variante : «leur monstrier leur bec jaune», glosée par : «leur apprendre leur leçon».

(9) «Oison coiffé» a pour variante «beste coiffée» au ch. XXXIII, t. II, p. 212.

(10) E. PHILIPOT, *Essai sur le style et la langue de Noël du Fail*, Paris, Champion, 1914, qui cite Ch. LECOMTE, *Le Parler dolois*, Rennes, 1910.

semblant trop grand menager, (...), et docte annicheur de poules (ch. XXXI, *Contes d'Eutrapel*, t. II, p. 168). On relève aussi, mais c'est tout à fait ponctuel, quelques «noms d'oiseaux» utilisés métaphoriquement comme insultes : ainsi *aller trouver un autre pigeon* (*Contes d'Eutrapel*, ch. XI, t. I, p. 153), c'est aller à la recherche d'une autre dupe. La comparaison des officiers de justice avec des «vautours» ne brille pas non plus par l'originalité, et Noël du Fail, (mais n'est-ce pas aussi pour en atténuer la violence ?) le sait bien qui fait référence aux Anciens en l'introduisant dans son texte : *officiers de justice, lesquels sont comparez par les anciens aux vautours qui ne vivent que de la charongne des corps morts* (*Contes d'Eutrapel*, ch. I, t. I, p. 11). On reste dans l'hyperbole, mais on change de registre avec l'utilisation métaphorique du mot «perroquet». La première allusion fait référence à l'aptitude du perroquet à reproduire quelques mots, à donner l'illusion du langage humain : *comme les pedans perroquets et batteurs de chaires, qui parlent lanternes assez* (11), *mais ils ne plaisent point* (*Contes d'Eutrapel*, ch. XX, t. II, p. 18). Une autre voie de métaphorisation est utilisée par Noël du Fail, c'est celle qui fait référence au plumage bigarré, aux couleurs chatoyantes, de l'oiseau exotique : *N'a pas longuement qu'un mignon ainsi effeminé, refrisé, enchiffré, godronné, faisoit la guerre par gausserie à un vieil capitaine l'appelant gros tripaut, ventre de Suisse (...)* – *Ha ! beau fils mon amy, petit perroquet mignon, luy respondit il, (...)* (*Contes d'Eutrapel*, ch. XXII, t. II, p. 36). C'est dans un lexique plus ancien, celui de la fauconnerie, que Noël du Fail puise un terme comme *hallebrené* : *Un matin qu'il pleuvoit, tonnoit, gresloit, tempestoit, Guillemain, allant au marché vendre un peu de fil, fut contraint s'en retourner à l'hostel, mouillé, harassé et tout hallebrené* (*Contes d'Eutrapel*, ch. XXXII, t. II, p. 184). Huguot (*Langage figuré, op. cit.*, p. 41) nous apprend que *quand un faucon a des plumes cassées, on dit qu'il est hallebrené. Au figuré, le mot signifie extrêmement fatigué, en mauvais état* : c'est, en effet, un synonyme de «harassé» dans le passage que nous citons. Sur un thème obsessionnel pour Noël du Fail, la dégénérescence de la noblesse (qu'il attribue, pour l'essentiel, aux mariages d'enfants de vieilles familles aristocratiques avec des enfants de nouveaux enrichis, roturiers, ou récemment anoblis), c'est en chasseur que s'exprime très souvent le conteur rennais : tantôt la référence est la chasse à courre : *accouple-t-on le lévrier au matin ?*, plus rarement, c'est la chasse aux oiseaux (à moins qu'il ne s'agisse tout bonnement de l'observation du comportement des oiseaux) qui sert de référence, comme au chapitre 1 des *Contes et Discours d'Eutrapel*, où Du Fail décrit la *désolation [survenue] aux bonnes mai-*

(11) Souvenir de Rabelais («langage lanternois», *Pantagruel*, ch. IX ; le «pays de Lanternois» (*Tiers Livre*, ch. 47) est aussi évoqué aux ch. 31 et 32 du *Cinquième Livre*) ; «langage de lanternois» est glosé par Du Fail par «où l'on n'entendoit que le haut aleman» au ch. XV des *Contes d'Eutrapel* (t. I, p. 192).

sons, la ruine des anciennes races et familles, pour avoir esté contrainctes (...) marier leurs enfans avec telles sangsues, faisant par là une infinie confusion d'ordres, bigarrure de conditions et qualitez, marians et assemblans l'espervier avec la huppe, la colombe avec le milan (t. I, p. 26). Au chapitre XXI le contexte est identique : on y voit Noël du Fail invoquer, à l'appui d'une analyse quasi-raciste de la société, l'exemple de la nature, symbolisée par l'oiseau (ici la pie) : Polygame, à propos d'un *jeune prétendu gentilhomme qui se délectoit et prenoit plaisir à donner coups d'espee aux chiens qu'il rencontroit par les rues*, explique ce comportement par le fait *que sa mere s'estoit autrefois oubliée avec un boucher, duquel il retenoit encore la cruauté et façons sanglantes, comme la pie ressemble de la queue à sa mère* (t. II, p. 30) ; le proverbe est vraisemblablement populaire au XVI^e siècle puisque Le Roux de Lincy en a recueilli une variante consignée dans un manuscrit du XV^e siècle :

*Ce que chante la corneille
Si chante le cornillon* (12).

Il ne faut pas attendre de ce type de coup de sonde dans le lexique d'une oeuvre, dans la mesure où ce matériel lexical est d'abord le reflet d'un état de langue, plus qu'il ne peut donner. C'est dans des références un peu plus longues (sans constituer toutefois des récits), qu'une expérience spécifique, une relation plus individuelle à l'oiseau, mais aussi l'imaginaire culturel du conteur vont commencer à se dévoiler.

Si l'on se place d'un point de vue sociologique, ces allusions peuvent être classées en deux groupes. Elles sont, en effet, de deux types : les plus brèves, et aussi les moins nombreuses se rapportent à la volerie, forme de chasse noble entre toutes, à l'aide d'un oiseau de proie. C'est le gentilhomme, évidemment, avec son expérience, ses nostalgies, son idéologie, qui transparait dans ces passages. Ainsi, évoquant (au chapitre XXII des *Contes et Discours d'Eutrapel*), sur le mode de l'effusion lyrique, le bon vieux temps, où la vie du noble rural était simple, mais sans complications, Noël du Fail, dans sa description du manoir des *Gentilshommes d'alors*, en arrive à la cheminée : *Sur la cheminée trois hacquebutes (...), et au joignant, la perche pour l'espervier, et plus bas à costé les tonnelles, esclotoueres, rets, filets, pantieres, et autres engins de chasse* (t. II, p. 39). *Quand il lui plaisoit, le gentilhomme prenoit l'harquebuse ou arbaleste, (...) et les chiens ou oyseau [faucon] d'autre part, raportoit au soir le canard, le levraut, le ramier, et autres ferremens de cuisine... (ibidem).*

(12) LE ROUX DE LINCY, *Le livre des proverbes français*, Paris, Delachays, 1859, 2 vol., t. I, p. 173.

Dans ce même chapitre («Du temps présent et passé»), et dans la même veine nostalgique, Noël du Fail oppose le temps présent où les magistrats croulent sous les procès, au temps passé – l'âge d'or pour notre conteur –, quand le «sergent royal exploitant» d'Orléans devait exercer un second métier pour survivre, et quand aussi le *seneschal de Rennes, seul juge, tenoit ses plaids botté et esperonné, la perche joignant sa chaire pour y attacher son espervier* (*Contes d'Eutrapel*, ch. XXII, t. II, p. 42). Le chapitre final des *Contes et Discours d'Eutrapel*, dans lequel Eutrapel imagine la vie idyllique qu'il va désormais mener, retiré dans sa «maison aux champs», reprend des éléments, des thèmes que l'on trouve déjà associés à la description de la vie des gentilshommes (ruraux) d'autrefois, au chapitre XXII. Comme eux, Eutrapel consacra une partie de son temps à la chasse, quelquefois *chasse du renard, chevreau ou lievre (...) avec deux levriers et huit chiens courans* (ch. XXXV, «La Retraite d'Eutrapel», t. II, p. 267), ou *l'autrefois, avec l'autour, oyseau bon menager, quatre braques et le barbet, aveques l'harquebuze, deux bons chevaux de service* (*ibidem*). Un «grand seigneur», c'est une évidence pour Noël du Fail, ne peut qu'«aimer l'oyseau» c'est-à-dire aimer chasser au faucon : *c'estoit le plaisir d'un grand seigneur et qui aymoît l'oyseau* (*Contes d'Eutrapel*, ch. VII, t. I, p. 96). Quand le bon seigneur Ingrand, qui a pour mission de rétablir les bonnes relations entre deux seigneurs voisins qui ne se parlent plus, veut donner quelque lustre au cérémonial de réconciliation (*il faut traiter cecy comme une ceremonie de grande importance*), il imagine toute une mise en scène valorisante pour les deux parties (vêtements, attitudes, gestualité, propos...) (*Contes d'Eutrapel*, ch. VI, t. I, p. 88). C'est dans ce contexte que prend sens l'intervention de l'un des seigneurs, au *sortir du bourg (...), bien monté et l'oiseau sur le poing* : en cet équipage, flatteur pour lui (et pour son interlocutrice), il saluera la dame du Fossé, avec laquelle il est brouillé. Certes il s'agit d'une scène de comédie, d'une *représentation* du mode de vie, du comportement, des activités, de la gestualité de gentilshommes ruraux, mais le choix des détails, des clichés n'est pas innocent, les acteurs jouent leur propre rôle. Ainsi la présence de «l'oiseau sur le poing» «du seigneur de Fanfreluchon» renvoie aux recommandations qu'on peut lire dans les traités de fauconnerie de l'époque : une familiarité constante avec l'oiseau de proie est presque une nécessité, si l'on veut qu'il connaisse bien son maître. Au XIV^e siècle, le *Menagier de Paris* conseille de porter l'épervier *aux plaids, et, entre les gens, aux églises et autres assemblées et emmi les rues, et le tenir jour et nuit le plus continuellement que l'on pourra* (13).

Mais l'originalité de l'oeuvre de Noël du Fail c'est qu'à cette culture aristocratique de *gentilhomme rural* (expérience et imaginaire) vient

(13) J.-J. JUSSEURAND, *Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*, Paris, Plon, 1901, p. 209.

s'ajouter une culture traditionnelle rurale, sorte de culture générale acquise par tous ceux (nobles, paysans, artisans...) qui vivent ou ont longtemps vécu à la campagne. Les *Propos Rustiques*, mais il y a là une large part de convention, la mettent au compte des seuls paysans : ce sont eux que Noël du Fail met en scène dans l'espace rural, et c'est auprès d'eux qu'il recueille un savoir dont on pourrait croire, à le lire, qu'ils sont les seuls détenteurs.

Pour nous restreindre au thème des oiseaux, les prévisions météorologiques que l'on peut tirer de l'observation de leur comportement sont ainsi, dans un long passage discursif du chapitre IV, présentées comme l'apanage de la culture paysanne : on y voit maître Huguet résumer la journée-type du paysan : *Au mastin, frottans votre couille (après avoir ouy votre horloge, qui est vostre coq, plus seure que celle des villes), vous levez (...). Et lians voz boeufz au joug, qui (tant sont duits [dressés] eux mesmes se presentent, allez au champ, chantans à pleine gorge, exerçans le sain estomach, sans craindre esveiller ou Monsieur ou Madame. Et là, avez le passetemps de mille oyseaux, les uns chantans sur la haye, autres fuyans vostre charrue (vous monstrans signe de familiale privauté) pour se paistre des vermets qui yssent [sortent] de la terre renversée. Autres qui, là et çà volants, descouvrent le Renard (...). Vous monstrent d'aucuns signes futurs, avec autres pronostiques que avez de nature et par commune coustume aprins, comme :*

Le heron triste, sur le bord de l'eaue et ne se mouvant, signifie l'hiver prochain.

L'arondelle volant près de l'eau predict la pluye, et volant en l'air, beau temps.

Le geay se retirant plus tost que accoustumé sent l'hiver qui approche.

Les grues volans hault sentent le beau temps, et serain.

Le pivert infailliblement chante devant [avant] la pluye.

La chouette chantant durant la pluye signifie le temps beau et clair.

Quand les poulles ne se retirent soubz le couvert par la pluye, d'assurance elle continuera.

Les oyes et cannes se plongeans continuellement en l'eaue sentent la pluye prochaine (Propos Rustiques, ch. IV, pp. 65-67).

Toute l'ambiguïté du propos de l'auteur apparaît dans un passage comme celui-là : dans cette énumération, comment faire la part du colportage sur le terrain (ceci pour parler en ethnologue) et celle des lectures (*Bestiaires*, *De Natura Animalium* d'Élien, *Géorgiques* de Virgile...) ? D'autant que cette vulgarisation d'un savoir d'almanach va de pair avec

l'expression évidente d'une idéologie, à cette date, sans doute plus guévariste que virgilienne : c'est aussi un tableau idyllique de la vie à la campagne opposée aux désagréments de la vie en ville (ou à la cour) que brosse là Noël du Fail (14). Ces paysans «chantans à pleine gorge», entourés d'oiseaux «chantant sur la haye», sont l'image de l'harmonie de l'homme avec la nature (et avec lui-même) ; c'est l'apologie de la vie à la campagne, présentée comme «naturelle» (*que avez de nature (...) aprins*), opposée explicitement à la vie artificielle qui est celle de l'homme dans les villes (le coq du paysan contre l'horloge des villes). Ce qui se présente comme une description est en réalité une apologie ; il ne s'agit pas en tout cas d'ethnologie même «naïve» mais bien plutôt d'idéologie.

Il est intéressant de noter que ces descriptions enthousiastes des *Propos Rustiques* sont explicitement évoquées au chapitre XXXV des *Contes et Discours d'Eutrapel*, mais elles sont condensées en deux pages, et les oiseaux, s'ils ne sont pas oubliés, n'ont plus droit qu'à une brève mention : *oultre cent musiques d'oiseaux...* Ce qu'il importe surtout de noter, c'est l'évolution du texte de Noël du Fail : le discours, l'exposé de thèses occupe désormais une place certes inégale selon les chapitres, mais dans l'ensemble considérable ; c'est le cas ici où des pages et des pages de discussions théoriques succèdent au bref tableau idyllique qui sert d'introduction au chapitre. Il est vrai que l'évolution du cadre narratif et en particulier la présence désormais de trois devisants permet cette montée de l'abstraction : Lupolde, Polygame, Eutrapel sont utilisés comme porte-paroles, l'un d'une thèse (les avantages de la ville), l'autre d'une autre (plaidoyer pour la campagne). Cela dit, l'évolution dans la rhétorique de l'oeuvre s'accompagne-t-elle d'une évolution dans les idées de l'auteur ? Pas vraiment ; pour l'essentiel, il y a continuité des *Propos* aux *Contes* : la vie à la campagne est présente comme la vie idéale, la seule qui puisse apporter le bonheur. Mais dans les *Contes* la part de la réflexion, la diversification de cette réflexion qui essaie désormais d'intégrer des facteurs que l'on appellerait aujourd'hui sociaux, économiques, politiques, sont telles qu'il y a un véritable fossé - surtout sur le plan textuel - entre les *Propos Rustiques* et les *Contes d'Eutrapel*. Ajoutons que sur le plan de l'exposé des idées, le dialogue entre les trois devisants rend aussi le discours moins monolithique : c'est explicitement une *thèse* soumise à discussion que Du Fail présente et soutient dans les *Contes* ; défendue par Polygame et Eutrapel contre le seul Lupolde, elle n'est plus présentée comme une évidence, entraînant l'assentiment de tous les hommes de bon sens.

(14) Le *Menosprecio de la Corte* d'Antonio de GUEVARA avait été traduit en 1542 par A. ALAIGRE (le *Mespris de la Court avec la vie rustique*) ; son influence sur Du FAIL est étudiée par E. PHILIPOT, *La vie et l'œuvre littéraire de Noël du Fail*, Paris, Champion, 1914, p. 112 et suiv.

Pour en revenir aux *Propos Rustiques*, le thème du dialogue, de l'entente entre l'oiseau et le paysan réapparaît au chapitre VII, dans un long récit dont le protagoniste est «le prudhomme Thenot du Coing», sorte d'avatar du «vieillard de Tarente» de Virgile : c'est la figure du vieux sage, du vieux paysan (pour Noël du Fail, c'est tout un ou presque), dont l'univers s'arrête aux frontières de sa paroisse, qui n'a aucun désir de la quitter pour la ville. Noël du Fail en a fait une figure symbolique de détenteur du savoir rural traditionnel ; il est mis en scène dans le rôle du «passer de mémoire» des sociétés traditionnelles : à l'enfant qui l'accompagne dans ses promenades à la campagne il montre comment l'on fabrique *une fluste d'escorce de chataigner, une ceinture de jonc, une sarbattaine de seuz [sureau]* et d'autres jouets rustiques. C'est encore lui et «son cher compere Triballory» qui apprennent au «jeune garçonnet» que si le chant du coq marque le début de la journée paysanne, c'est la corneille qui indique qu'il est temps de rentrer à la ferme : *congnoissans les choux et lard estre cuits (ce voyans par les corneilles qui se retirent des champs pour percher au bois)* (ch. VII, p. 94). Mais c'est dans la passion de Thenot pour les oiseaux qu'apparaît par dessus tout son aptitude au bonheur, et son sens de l'harmonie universelle : la longueur du texte que nous allons citer dit l'importance aux yeux de Noël du Fail d'anecdotes que d'autres que lui auraient jugées sans intérêt : *En ce temps, dequoy avons parlé cy dessus, vivoit le prudhomme Thenot du Coing, oncle de Thibaud le Nattier. Ainsi appelé du Coing pource que jamais ne sortit hors sa maisonnette, ou (pour ne mentir) les limites ou bords de sa parroisse. Par ce moyen luy estoit grand contentement attiser son feu, faire cuire des naveaux [navets] aux cendres, estudiant en de vieilles fables d'Aesope, allant aucunesfois voir si les geais mangeoyent point ses pois, ou bien si la taulpe avoit point beché en ses febves du petit jardinet. Auquel avoit tendu des fillets pour les oyseaux qui ne luy laissezoyent rien. Ha ! vrayement je diray bien cela, et sans mentir, que de deux boisseaux de febves qu'il sema, encores mesure de Chasteaugeron, n'en eut jamais un bon quart, avec ces larrons d'oyseaux ; aussi ne demandez pas comme il les donnoit au Diable. Et toutesfois quand il les y trouvoit (il les y trouvoit quasi tous les jours) il prenoit plus de plaisir à voir leur grace de venir, d'espier et s'en retourner chargez, qu'il se faisoit à les chasser. Et puis quand quelcun luy disoit : «Comment souffrez vous, Compere Thenot, que visiblement et apertement [ouvertement] ilz vous gastent ainsi voz pois ? Par la vertu saint Gris, si c'estoit moy !...*

— *Ho (respondoit le prudhomme) mon amy, je ressemble à ceux qui ont querelle avec gens bien parlans, lesquels devant qu'ilz les voyent, tuent et mettent à sac de paroles, mais, lors qu'ilz s'entrentrevoient, jamais ne fut amytié plus grande. Ainsi est il de moy : car voyant à veüe d'oeil le degast que font ces oyseaux de mes pois, je n'en suis guieres content et les souhaite le plus souvent en la riviere. Mais allant tout à*

propos les espier soubz une coudre [coudrier] là auprès, et voyant l'industrie qu'ilz ont à regarder çà et là, si j'ay point tendu quelques laqs ou trebuschet [piège] pour les surprendre, et tout à un coup en prendre, pour vistement s'envoler, je me rends content, considerant qu'il est necessaire qu'ilz vivent par le moyen des hommes. Quoy ? Et d'aucunesfois à peu près ilz me attendent, bien sachants (ainsi je le cuyde) que ne leur veux aucun mal, et le plus souvent font leurs nids en ma maison, comme l'hironde et passerons et autres, tout joingnant, qui aucunesfois entrent familièrement dedens ou viennent manger en ma court avec mes poulles et oyes, où prends tel passetemps quel un prince souhaitteroit, et à grand peine le pourroit avoir (ch. VII, pp. 91-93).

Dans le texte précédent (ch. IV des *Propos Rustiques*), d'orientation ouvertement didactique, il s'agissait d'une présentation globale de la journée-type d'un paysan, du savoir-type de l'homme de la campagne. Ici Noël du Fail brosse le portrait d'un personnage *individualisé* par son nom (Thenot du Coing), et le met en scène dans un chapitre censé regrouper des anecdotes, des témoignages sur sa personnalité *individuelle*... Le texte change donc de rhétorique : l'anecdote familière se voit préférée à la description encyclopédique, à l'énumération de présents de vérité générale (*Le pivert infailliblement chante devant la pluye*) ; ici les relations entre Thenot du Coing et les oiseaux sont mises en scène avec force notations gestuelles dans la tradition de la comédie. La théâtralisation de la réalité pousse sur le devant de la scène rurale Thenot du Coing : au type succède une figure quasi légendaire d'une petite communauté rurale, synthèse de l'original et du héros-modèle. La thématique reste la même : le bonheur de la vie à la campagne résultant de l'harmonie entre l'homme et la nature (symbolisée par les oiseaux) ; le registre – rose – de l'idylle reste identique d'un texte à l'autre ; peut-être seulement est-il accentué dans le présent texte par l'introduction du personnage de comédie attendrissante qu'est Thenot du Coing, le vieux paysan sage, mais un peu redevenu enfant...

Par rapport à ces textes de sensibilité, sinon d'inspiration virgilienne, version rose de la réalité, les *Contes et Discours d'Eutrapel* (on l'a vu plus haut) marquent souvent une rupture, par le ton, par le registre, dans la vision du monde rural. C'est comme une autre réception, et aussi comme un autre aspect (à la fois plus rude et plus vert) de cette culture qui affleurent dans l'oeuvre narrative de Noël du Fail.

On voit ainsi en particulier se multiplier les récits de « finesse », de « bons tours » : ces récits, soulignons-le, ne sont pas tous localisés à la campagne, beaucoup ont pour décor la ville et particulièrement en ville, l'auberge. Parmi les plus pittoresques, citons, au chapitre XVI, les démêlés, en quelque sorte « ritualisés » (voire littérisés) par le thème de la mystification d'un gentilhomme et de son fermier, Hervé d'Olim : entre autres

bons tours, le paysan finaud, pour se débarrasser du gentilhomme installé dans sa ferme avec femme et domestiques, imagine de dresser «sur deux treteaux de table» un cercueil avec un cierge allumé, et de raconter qu'une servante vient de mourir de la peste : le seigneur et sa suite, évidemment, ne prolongent pas leur séjour à la ferme (t. II, pp. 207-213). Au chapitre XXXI, il s'agit d'une mystification scatologique imaginée certes par un gentilhomme, mais un gentilhomme campagnard, qui a puisé certainement son inspiration dans le folklore paysan. Qu'on en juge : deux demoiselles à marier, de bonne famille, élevées à la campagne (le fait a son importance) sont courtisées à la fois par un freluquet, un courtisan, et par un brave gentilhomme rural, un peu lourdaud. L'un leur débite des fadaïses à la mode, l'autre, qui n'a pas l'usage du monde, parle en propriétaire rural. Le premier croit déjà triompher, sûr de l'efficacité de ses saluts, baise-mains... Le gentilhomme champêtre qui «se regardait voler», se résigne à battre en retraite, mais médite une vengeance. Avisant sur l'herbe le chapeau du courtisan, sous lequel se trouvait un bouquet de «violettes de mars» destiné «à la puisnée de ces damoiselles», le bon gentilhomme, se souvenant sans doute de ses classiques campagnards, à l'abri des regards, *bastit un bel et gros estron pyramidal, fait comme le clocher de la Trinité de Caen, sur lequel il planta honnestement cette violette*. Là-dessus il s'en va, confiant dans l'efficacité de son bon tour. En effet, la conclusion du récit nous décrit la stupeur du jeune «traîneur de civières d'amours», lorsqu'il soulève son chapeau pour offrir à son «enchanteresse» «le meilleur de son coeur, la fleur nouvelle et de valeur». On imagine les propos offusqués des jeunes demoiselles qui chassent sur-le-champ celui qui leur apparaît désormais comme un mauvais plaisant : *c'estoit se moquer au nez des personnes, et tel present apartenoit à la truie* (t. II, p. 273).

Certaines anecdotes des *Contes d'Eutrapel* où l'oiseau joue quelque rôle n'échappent pas à cette vision plus rude, plus crue des mentalités paysannes : c'est le cas au chapitre XI du récit d'une autre mystification scatologique dont est victime cette fois un jeune paysan un peu simple. C'est, on le verra, une sorte de complément au texte que nous venons d'analyser : la clé du comportement de l'adulte réside dans les apprentissages qui ont été les siens au cours de son enfance ou de son adolescence. Comme beaucoup d'enfants ou d'adolescents à la campagne, le jeune héros du chapitre XI aime chercher des nids, et le plaisir suprême, la fierté, c'est de trouver un nid d'oiseau rare, voire dont il ignorait jusqu'à l'existence. Jouant là-dessus, l'un de ses amis prétend avoir trouvé «un nid de tresée», mais il ne l'y mènera, dit-il, que si «Grand Jean» accepte de se laisser bander les yeux. Le nid de «l'oiseau passager» où «il devait prendre les petits» se révèle être quelque chose de malodorant et «Grand Jean», en cherchant les oiseaux dans le «nid», *s'emmerde (parlant à l'antique, et comme il faut) toute la main gauche, au grand mespris et scandale de*

toute la *frairie Blanche de Pacé* (t. I, p. 148) (15). Mystification scatologique ; plaisanterie de jeunes rustres ; jeu d'enfants de la campagne quotidiennement en contact, ne serait-ce que dans l'étable, l'écurie, la soue à porc, avec ce «bas matériel et corporel» souvent refoulé par la culture bourgeoise (16) ; témoignage sur les procédures, les rites d'apprentissage dans la société rurale traditionnelle (17). Mais on est loin, de la tendresse, de l'absence totale d'agressivité, de méchanceté qui caractérisent les anecdotes associées à Thénot du Coing dans les *Propos Rustiques*...

Autre mystification, l'anecdote suivante nous ramène dans le monde des adultes, mais c'est pour donner la même vision amusée et cynique d'un monde rural où les rapports humains ne sont pas particulièrement tendres : on comprend la nécessité du rude apprentissage dont l'anecdote précédente nous donne un échantillon... C'est l'histoire du pigeon de Glaume : *Il me souvient, dit Lupolde, d'un paisant de la paroisse de Partenay, joignant à la maison de la Coustardiere, appelé Glaume (je dirois bien Guillaume), de la Perriere, lequel a un pigeon de palette. Plus de dix ans sont qu'il luy paye tous les ans son foüage et tailles, et au delà : car il porte son gros pigeon paté tantost à Montfort, tantost à Bescherel, ou Rouville (18) ; là le vent ce qu'il veut, sans difficulté, parce qu'il est beau, et propre pour tenir en la maison ; mais le paillard n'a pas esté un jour chez son acheteur, qui que soit, jusques à ce qu'on ne luy donne plus de grain à manger, qu'il ne s'en revienne à son maistre (19). Et luy ay oüy dire et jurer qu'il l'avoit vendu plus de cent fois, tousjors cinq ou six souls pour le moins : car c'est un pigeon de la grand'race, et un menager perpetuel (Contes d'Eutrapel, ch. VII, t. I, pp. 94-95).* L'anecdote s'enracine dans l'économie, la société et les mentalités rurales traditionnelles où l'élevage du pigeon joue un rôle qu'il a aujourd'hui perdu... Colombier, droit de fuie pour les nobles, pigeon «de palette» logé jusque dans la maison par les paysans, pigeons ravageant les récoltes et suscitant la colère, la rancoeur et les plaintes en justice de la victime, pigeons conchiant les bâtiments de ferme où on les loge : dans les campagnes au XVI^e siècle (et

(15) La *tresée* est-elle à identifier à la *trée* (espèce de grive) des parlers d'Anjou ? Philipot (*Essai, op. cit.*, p. 164) note qu'il a entendu *terzi(lle)* dans ce dicton : «Un nid d'*terzi(lle)* iousqu'y a pus d'merd' que d'petits».

(16) M. BAKHTINE, *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

(17) Voir D. FABRE, art. cité et C. GAIGNEBET, *Le folklore obscène des enfants*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1970.

(18) Corriger en *Romillé* (Ille-et-Vilaine).

(19) E. PHILIPOT préfère la leçon de la seconde édition de 1586 (*quoy que soit*) à *qui que soit* (1585 ; 1586 (1^{re} éd.) ; 1598 (1^{re} éd.). Il comprend : «le pigeon vendu ne reste pas une journée chez son nouveau propriétaire ; toutefois, entendez bien qu'il ne part pas avant d'avoir épuisé toute la provision de grains (*quoy que soit*) qu'on lui a servie en don de bienvenue» (*La vie et l'oeuvre littéraire, op. cit.*, p. 378).

plus tard encore : cf. les fables de La Fontaine, ou... les cahiers de doléances), tous ces sujets intéressent, sont quotidiennement ou presque évoqués, suscitent réflexions, récriminations, plaisanteries. On en trouve d'ailleurs l'écho dans l'oeuvre du conteur rennais qui, au ch. XX des *Contes d'Eutrapel*, à propos des débordements sexuels des ecclésiastiques (ou plutôt : prêtés aux ecclésiastiques), cite le proverbe :

Qui veut tenir nette maison

Ne loge prestre, pigeon n'oison (t. II, p. 10) (20).

Il évoque, en l'espérant, telle décision, *qui certainement chasseroit les pigeons du colombier et couperoit la racine d'une infinité de procès*. (*Contes d'Eutrapel*, ch. I, t. I, p. 36). Le bon tour de Glaume atteste la familiarité de Du Fail avec cette culture, témoigne d'une imprégnation qui va jusqu'à l'absence de distanciation par rapport au point de vue (du héros peu scrupuleux), et aux valeurs (ruse, goût de la mystification) qui s'expriment dans le récit. C'est toute l'ambiguïté de Noël du Fail qui apparaît là, personnage complexe, en qui se juxtaposent un noble soucieux des prérogatives de la naissance (de la «race»), un grave magistrat à la recherche de solutions légales, équitables, mesurées, et un écrivain imprégné de culture rurale, fasciné par le monde paysan, au point de paraître en faire à certains moments, et par mimétisme, sa communauté d'adoption.

E. Philipot définit bien ce qui malgré tout donne cohérence, unité à la vision du monde qui s'exprime à travers l'oeuvre de Du Fail : «*Etre et paraître*, voilà l'opposition essentielle qui l'a sans cesse préoccupé. Comme moraliste, il cherche la vérité et la franchise, et dénonce toutes les hypocrisies ; comme théoricien social, il fustige ceux qui prétendent s'élever au-dessus de leur rang afin de paraître ; comme conteur joyeux, il tire parti de ces antithèses éminemment comiques entre l'apparence et la réalité ; comme peintre enfin, il excelle à noter les attitudes et les gestes et trouve un bon emploi de ses facultés dans des récits qui consistent précisément à montrer la vanité des attitudes et l'ampleur ridicule des gestes» (21). Philipot voit là «un reflet de son tempérament et qui s'accorde avec sa vision comique, satirique et pittoresque des hommes et des choses». Les travaux de Paul Bois sur les *Paysans de l'Ouest*, ceux de Norbert Elias sur la *Société de Cour* nous ont appris que cette explication par la psychologie individuelle devait être complétée par une analyse idéologique et sociologique

(20) LE ROUX DE LINCY, *op. cit.*, t. I, p. 192 cite une variante, d'après P.-J. LE ROUX, *Dictionnaire Comique*, t. III, p. 111 :

Qui veut tenir nette sa maison
N'y mette femme, prêtre ni pigeon.

(21) E. PHILIPOT, *La vie et l'oeuvre*, *op. cit.*, p. 435.

qui, dans le cas présent, tienne compte de la valorisation, chez notre gentil-homme rural et un certain nombre de ses pairs, de la morale, du comportement prêtés à la vieille noblesse (franchise sans détours, ni fioritures ; simplicité de vie ; haine de l'artifice ; goût du naturel) (22).

L'opposition entre l'être et le paraître sous-tend à la fois l'histoire de la mystification scatologique où «la violette de mars» joue le rôle que l'on sait et l'apologue de l'épouvantail et des oiseaux qui illustre au chapitre XVII l'idée-force de l'auteur, ainsi définie en titre : *Les bonnes mines durent quelque peu, mais en fin sont découvertes*. Nouvelle variante sur l'opposition entre l'apparence et la réalité, le récit peut se résumer en quelques lignes : un épouvantail (c'est ici le faux-semblant, le paraître), placé dans un champ de fèves, effraye dans un premier temps les oiseaux, puis peu à peu ceux-ci s'en approchent, une jeune «chouette» (terme dialectal pour «choucas» [23]), se risque à se poser sur sa tête : l'épouvantail, bien entendu, ne riposte pas. C'en est fini de la peur respectueuse qu'il inspirait, les oiseaux se précipitent dans le champ de fèves et le mettent à sac :

Je m'en allois, dit Eutrapel, avant-hier à mon chez moy, où je vi en un clos semé de fèves un insigne et brave espouvantail, représenté comme un tireur d'arc, enfariné, embeguiné, tellement qu'on l'eust aisement pris pour un preneur d'anguilles à la glus, faisant peur à une infinité de Chouettes [choucas] et Corneilles là près, par bandes et escadres, s'estans invitees les unes les autres, à ceste picoree : comme Phïlostrate raconte que Apollonius Tyaneus congneut la conspiration des passereaux, qui de toute la contrée, par vols et revols qu'ils faisoient des uns aux autres, alleurent manger le froment tombé d'un sac, tandis que le boulanger cherchoit de l'aide pour le recoudre, et recharger son asne. Là se virent les monopoles dressez pour reconnoistre cest espouvantail, par les parlemens qu'elles tenoient, caquetans bec à bec, et sautelans d'un seillon sur l'autre ; les jeunes estans sur les arbres, voletoient et descouvroient par longs circuits ceste belle beste et statue, dont ils ne raportoient au gros et ost de l'assemblée que peur et estonnement. Si faut-il, disoit la plus part en son Cornillois, avoir ces fèves ; et ressemblans aux journaliers, ausquels l'on a beau dire : «Hastez-vous, enfans ! Depeschez !», c'est pour neant, si tireront-ils l'ouvrage non selon la volonté du maistre, ains suyvront la leur, qui est faire venir leurs journees, au point qu'ils auront comploté. Les Chouettes estoient sur les ailes, comme archers ou chevaux legers ; les Corneilles en ordonnance bien d'accord en cest exploit, et en autres choses assez discordantes : comme les Escholiers à Tholose, qui à la survenue du Rouard se mettent tous sur luy, combien que paravant ils s'entrebattissent, ou comme (dit un Prognostiqueur) doivent faire ceste annee les Papistes et

(22) G. MILIN, «Modèles idéologiques...», art. cité, *passim*.

(23) E. PHILIPOT, *Essai sur le style*, op. cit., p. 99, s.r., «chouette». *Choe* (dont *chouette* est le diminutif) avait régulièrement le sens de «choucas» en ancien français.

Huguenots contre le Turc prest d'envahir l'Italie, si vous croyez à telles devinailles. Ce vilain espouvantail, parce qu'il ne disoit mot, ne se remuoit, les tenoit en tres grande peine, estimans qu'il y avoit bien de l'anguille sous roche, ainsi qu'on dit des Venitiens, quand le Roy Loys douziesme leur envoya pour Ambassadeur un Conseiller du Parlement de Paris sachant bien peu, et parlant encore moins, mais bien riche, lequel aussi n'avoit que les instructions generales, comme s'ils avoient eu force vin, si la canelle seroit à bon pris, car le finet qui estoit avec luy portoit la marchandise deliée. Ils ne seurent onc crocheter un seul mot qui leur servist, comme ils faisoient des autres precedans, qui s'ouvroient du beau premier coup en Italien, Grec et Latin. Ce maistre espouvantail se faisoit bien courtieser et chercher ; enfin, une jeune Chouette aventureuse, par l'inexperience, qui rend la jeunesse, comme dit Aristote, temeraire et entreprenante, se va approcher de messer Zani ; puis d'un saut se lance sur sa teste, où elle chia honnestement aussi gros que fit Paule Jove en la description de ceste sanglante et cruelle bataille en Italie, où il ne mourut qu'un laquais. La breche faite, ce fut pitié voir les grimaces de toutes les bandes qui y avolèrent pour s'asseurer de toutes les embusches qu'on eust peu leur avoir dressé ; et puis Dieu sait comme les pauvres feves furent accoustrees, ravagees et pillées, plus en haine de ce qu'on leur avoit baillé et supposé un homme de foin (cas plein de fausseté et capital) qu'autre chose (t. I, p. 217 et suiv.).

Évident morceau de bravoure, le récit mérite qu'on s'y attarde un instant. Et tout d'abord il appelle le parallèle avec le passage du ch. VII des *Propos Rustiques* qui raconte lui aussi une scène de pillage d'un semis par les oiseaux. L'un et l'autre adoptent la fiction réaliste : le devisant du ch. VII, Pasquier, évoque des souvenirs à propos de Thenot (souvenirs personnels, mémoire aussi du groupe), Eutrapel au ch. XVII des *Contes d'Eutrapel*, affirme avoir vu «avant hier» en rentrant chez lui la scène du détronement de l'épouvantail. La similitude du contexte fictionnel souligne l'écart dans le traitement du thème : le récit des *Propos Rustiques*, évoquant en cela l'*Eglogue au roy sous les noms de Pan et Robin*, baigne dans une atmosphère quasi lyrique de sérénité, d'harmonie universelle ; l'anecdote des *Contes d'Eutrapel*, englobée dans la dénonciation des faux-semblants, de l'hypocrisie, reflète la propension à la misanthropie d'un écrivain vieillissant. Le regard porté sur les oiseaux était celui d'un poète, sensible à la beauté, à la grâce ; ici, c'est dans le registre de la farce, du détronement, du grotesque qu'est écrite la scène. Fait significatif, une métaphore militaire sous-tend l'ensemble du récit des *Contes d'Eutrapel* et le mot *haine* figure même dans sa conclusion : la relation entre l'homme et l'oiseau était, au ch. VII des *Propos Rustiques*, décrite sur le mode de la tendresse, de la complicité ; ici il y a des adversaires face à face (l'épouvantail n'étant évidemment qu'un substitut de l'homme), affrontement, agressivité...

Évolution aussi sur le plan de l'écriture du texte : le langage de Noël du Fail dans les *Propos Rustiques* est celui, technique avec discrétion, pit-

toresque avec mesure, du témoin. Ici, au contraire, prenant sans doute pour cette raison le masque d'Eutrapel, le devisant le plus fantasque, le plus fantaisiste, Du Fail «fait de la littérature» : la métaphorisation militaire imposée à l'ensemble du texte est à elle seule significative de cette intervention explicite du narrateur. Mais le thème de l'affrontement (grotesque) apparaît bien vite lui-même comme un simple prétexte à digressions incongrues, à amplifications arbitraires : le récit est sans cesse arrêté par des comparaisons de tous ordres, hétéroclites : littéraires (référence à Philostrate, à Paul Jove), historiques (les Vénitiens et le roi Louis XII), anecdotiques (les étudiants de Toulouse). Inutile de chercher bien loin ; c'est, bien sûr, le modèle de la narration rabelaisienne qui inspire Noël du Fail : ces récits-prétextes qui s'enflent de comparaisons de registre hétérogène, ces récits dont la justification est le plaisir de conter (et non celui de conclure) et de donner à écouter, ces récits de bonimenteurs autant que de conteurs, c'est dans le prologue du *Tiers Livre* (Diogène et son tonneau), dans celui du *Quart Livre* de 1552 (Couillatris et sa cognée) que Du Fail les a lues. Et de même que Rabelais brodait d'infinies variations sur un canevas emprunté (pour l'histoire de Couillatris) à Ésope, l'anecdote que narre Eutrapel (et qu'il donne comme personnelle) est le développement d'un vieil *exemplum*, d'une fable du Moyen Age, que l'on trouve dans les *Exempla* de Jacques de Vitry (XII^e-XIII^e siècle) et dans le *Promptuarium Exemplorum* de Jean Herolt (ca. 1440). La traduction de cette dernière version fera apparaître, mieux que de longues analyses, la nature du travail de Noël du Fail, ses choix esthétiques : *Une statue, ayant l'apparence d'un homme, se tenait dans un champ avec un arc tendu pour détruire les oiseaux. Or les oiseaux grands et petits, voyantôt prenaient la fuite et n'osaient pas chercher leur nourriture dans ce champ. Alors un moineau plein de hardiesse, la voyant, approcha d'elle, et cette statue ne bougea pas ; et il monta sur sa tête, et elle ne bougea pas ; et il vola sur l'arc et sa flèche et la statue ne lui fit rien. Ensuite il vola sur son nez et lui conchia la figure, et d'autres oiseaux en firent de même* (24).

Si, entre cet avant-texte qui ne fournit qu'un canevas bien plat et le récit du ch. XVII des *Contes d'Eutrapel*, est intervenu un travail de réécri-

(24) Traduction du texte latin publié dans l'éd. K. WARNKE, *Die Fabeln der Marie de France*, Halle, 1898, p. LXIII : «Exemplum I. Quedam statua, hominis habens ymaginem, stabat in campo uno cum arcu extento ad destruendum volucres. Volucres vero magni et parvi videntes illam ymaginem statim confugiebant et non erant ausi in illo campo pascua sua querere. Tunc passer animosus hanc videns appropinquavit ei, et illa ymago non movit se ; et ascendit super caput eius et non movit ; et volavit super arcum et sagittam suam et nichil ei fecit. Deinde volavit super nasum suum et merdavit inde os eius, et alii volucres similiter fecerunt. Sic faciunt subditi prelati suis negligentibus». Le *Promptuarium Exemplorum* est décrit dans J.-Th. WELTER, *L'exemplum dans la littérature religieuse et didactique du Moyen Age*, Paris-Toulouse, 1927, pp. 399-402. Pour Jacques de Vitry, voir T. F. CRANE, *Exempla or Illustrative Stories from the Sermones Vulgares of Jacques de Vitry*, Londres, 1890 ; réimp. Kraus, 1967 ; *Exemplum V*.

ture pour lequel le Rabelais des contes a servi de modèle, il ne faut pas négliger non plus le rôle joué par un autre texte : *le Franc Archer de Bagnolet* (xv^e siècle). Le soldat fanfaron y raconte, en effet comment, à la vue «d'un espovantail de chenevière, en façon d'un arbalestrier», il a d'abord pris peur : il pense qu'il s'agit d'un soldat français qui le prend en joue, puisque, sur sa poitrine, le personnage arbore une croix blanche. Apercevant ensuite la croix noire qu'il porte sur le dos, il s' imagine, nouvelle raison d'avoir peur, qu'il s'agit d'un soldat breton. Mais, alors qu'il pense sa dernière heure arrivée, voilà que «chet [tombe] l'espovantail». Le Franc Archer propose à l'épouvantail de l'aider à se relever et découvre «qu'il n'a pié ne main» ; c'est une «robe... pleine de paille». Fureur comique de Pernet : *Se mocque l'en de moi ?* Et le voilà qui menace l'épouvantail de le mettre en pièces. Mais il se ravise : il rapportera chez lui l'épouvantail, ce sera son butin de guerre. Pour retrouver le schéma de la fable latine, pour développer le thème de la dénonciation des faux-semblants, et justifier la fureur de la chouette et des oiseaux, Noël du Fail a dû éliminer tout ce qui dans le *Franc Archer de Bagnolet* relevait de la thématique de la fanfaronnade ; il lui a fallu même inverser la distribution des rôles dans son récit : l'épouvantail joue le rôle négatif du faux-semblant, et les oiseaux, loin d'être lâches, jouent le rôle de héros positifs qui dénoncent une supercherie. Il y avait donc un certain nombre de réajustements qui s'imposaient, mais c'est dans le monologue dramatique que Noël du Fail a puisé l'idée de grossir les effets et aussi de théâtraliser la scène en découpant le récit du face à face entre l'épouvantail et les oiseaux en deux moments fortement contrastés : dans un premier temps, terreur des oiseaux qui prennent au sérieux le faux-semblant, deuxième temps, après la découverte de la réalité, triomphe vengeur, et excessif, des oiseaux. C'est, avant même le travail de réécriture «à la manière de Rabelais», dans ce travail de transposition que l'*exemplum* médiéval, désormais maquillé en récit autobiographique (comme dans le *Franc Archer*), désormais dramatisé, dynamisé, s'est remis à vivre, mais d'une vie qui est celle, codifiée, soumise à des conventions, du théâtre, et plus précisément de la farce.

C'est dans un registre voisin, où cependant la recherche de la fantaisie, à grands coups d'effets de rupture ou de juxtaposition d'éléments hétérogènes, se tempère d'émotion et de tendresse, qu'est rédigée la trop brève allusion au légendaire combat d'oiseaux, opposant les pies aux geais, qui aurait eu lieu l'an 1488 (l'année de la défaite des Bretons à Saint-Aubindu-Cormier), près de la Croix de Malhara, dans la commune de Bocquého (arr. de Saint-Brieuc, canton de Châtelaudren, *Côtes-d'Armor*) (25) : le conteur florentin Le Pogge l'évoque (en situant le fait en 1451) dans ses *Facéties* : *Dans le cours de la présente année 1451, au mois d'avril, un fait*

(25) Pour une approche historicisante, voir A. DE LA BORDERIE, «Bataille d'oiseaux. Tradition bretonne du xv^e siècle», *Galerie Bretonne*, Rennes, Plihon, 1881, vol. 1, pp. 81-91.

extraordinaire arriva aux extrémités de la Gaule, dans la contrée qu'on nomme actuellement la Bretagne. Des pies et des geais, s'estant rangés en bataille dans les airs, poussèrent des cris perçants et se livrèrent, tout au long du jour, un combat acharné. Les geais remportèrent la victoire, la terre fut jonchée des corps des combattants, on trouva deux mille geais et quatre mille pies. Comment doit-on interpréter ce prodige ? L'avenir le dira (26). Cette tradition est mentionnée en 1577 par Roch Le Baillif, un ami de Noël du Fail, dans son *Brief Discours sur la signification veridique du [sic] Comette* : Les Bretons en l'an 1488 ne remarquèrent-ils pas sur le chemin de Marhara un combat merveilleux d'un excessif nombre de Pies et Geiz, et les Pies (qu'ils disent par blanc et noir représenter l'Ermine qui est leur panonceau (27) y avoir esté vaincues. Et ce prodige avoir esté vraye prédiction de la rencontre à S. Aulbin du Cormier où ils furent defaicts par les François (28). Noël du Fail, lui, se contente d'évoquer l'émotion qui s'empare du vieux Lupolde, lorsqu'une centaine d'années après les faits, il lui arrive de jouer sur sa «flûte enrouée» quelques mesures d'un air (d'une chanson ?) composé en mémoire de cette grande bataille des pies et des geais (mise sur le même plan, on le remarquera, que le combat des Trente !) «Et quand, (Hau ! nostre feal Lupolde) vous entonnez si tristement et par tripla sur vostre fluste enrouee la bataille des Trante ou la journée de Marhara, ne vous prend-il envie y retourner (...), et recharger vostre brigandine rouillée sur vos bonnes femmes d'espaules, happer vostre braquemard, faire quelque exploit et apertise d'armes, ou une brave composition entre les pies et les geais qui s'y pelauderent tant brusquement ? Parle, compains, et me respons liement : quid juris ? (Contes d'Eutrapel, ch. XIX, t. I, p. 264).

La brièveté du texte de Noël du Fail, qui ne procède que par allusion, s'explique sans doute par le fait qu'il suppose connue de ses lecteurs l'anecdote légendaire dans l'une ou l'autre des versions qui circulaient au XVI^e siècle. La plus connue était celle que Rabelais avait publiée dans le prologue de l'édition de 1548 (édition partielle) du *Quart Livre* : avec un luxe de détails, une verve, une fantaisie (qui ont pu avoir quelque influence sur l'écriture du récit du face à face entre l'épouvantail et les oiseaux), Rabelais s'amuse à donner une version popularisante de la tradition. Laissant à d'autres le registre du sérieux, de la gravité, le conteur

(26) Le recueil des *Facetiae* (1438-1452) a été imprimé dès 1470 ; son rôle dans l'histoire de la nouvelle française est comparable à celui du *Decameron* de Boccace. Je donne ici la trad. de Pierre des BRANDES, *Les Facéties de Pogge*, Paris, Garnier, s.d., p. 297.

(27) Rabelais dans le *Prologue* du *Quart Livre* de 1548 note à propos de cette tradition que les Bretons, «s'ilz eussent entendu le prodige, facilement eussent congnu que le malheur seroit de leur cousté. Car les queues des pies sont en forme de leurs hermines, les geays ont en leurs pennaiges quelques pourtraictz des armes de France».

(28) ROCH LE BAILLIF, *op. cit.*, Rennes, Le Gascon, 1577, fol. A.IV. v^o.

choisit la familiarité bon enfant, la légèreté des conversations amicales en adoptant sur les faits le point de vue d'un vieux seigneur angevin («Frapin») dont le geai apprivoisé (au nom de registre grotesque : «le Goitrou») participa à la fameuse bataille. Le caractère merveilleux de l'anecdote, qui n'est pas totalement occulté, passe ainsi au second plan, emporté par l'atmosphère de propos de bons buveurs, puis, dans un torrent verbal qui juxtapose sans s'y arrêter la fantaisie, la tendresse, l'absurde, le sérieux, le témoignage, le développement étymologique («croquer pie» signifie...), l'anecdote centrale, de multiples digressions...

Plus sèches, plus allusives, les versions de Roch Le Baillif, du Pogge, la référence de Du Fail sont plus fidèles à l'esprit de ce genre de récits de prodiges qui plongent leurs racines en dernière analyse dans la tradition de la littérature prophétique, dont les prophéties de Merlin constituent sans doute la face la mieux connue. Dans celles que rapporte Geoffroi de Monmouth dans l'*Historia regum Britanniae* (XI^e siècle) on en relève d'ailleurs qui font intervenir les oiseaux ; ainsi celle-ci : 39. *Ensuite surgira du bois de Calaterium un héron qui survolera l'île pendant deux ans. Par son cri nocturne, il appellera les oiseaux et réunira autour de lui toute la gent ailée. Ils envahiront les cultures des hommes et dévoreront les moissons de toutes sortes* (29). Paul Zumthor, dans *Merlin le prophète*, relève que le concile de Trente fit figurer dans son Index des livres à condamner : *Merlini Angli liber obscurarum praedictionum* (30). Dans ses *Mémoires* (année 1536), Martin du Bellay fait allusion à de nombreuses pronostications répandues par les Impériaux à dessein d'effrayer les Français (éd. Michaud-Poujoulat, t. V, p. 423b) : *et tellement avoient-elles [ces pronostications] trouvé foy et crédulité ès oreilles et cuers non seulement du simple peuple, mais des gros et notables personnages, que mesmes à Rome aux changes, fut argent baillé sur cette opinion* (31). En 1548, à Lyon, paraît une pièce en vers intitulée : *L'aigle qui a fait la poule devant le coq à Landrecy*, où le coq symbolise le roi de France, et l'aigle l'empereur (32). C'est à ce genre de textes à la fois politiques, poétiques et prophétiques, ici sans doute à une chanson (aujourd'hui perdue) relatant «la journée de Marhara (...) où se pelaudèrent geais et pies», que songe Noël du Fail et qu'il évoque dans le registre du sérieux, de l'émotion, tempérés par une ironie tendre.

C'est encore avec sérieux, mais dans un registre encore différent, qu'est relaté un autre combat d'oiseaux, que l'on peut lire au ch. XXV des

(29) Trad. de L. MATHEY-MAILLE, Paris, Belles Lettres, 1992, p. 167.

(30) *Op. cit.*, p. 113.

(31) Voir note 8, dans mon édition des *Baliverneries d'Eutrapel*, Paris, Klincksieck, 1971.

(32) Publié par A. DE MONTAIGLON, *Anciennes Poésies françaises*, Paris, Jannet, 1856, t. IV, pp. 47-70.

Contes d'Eutrapel. C'est le grave Lupolde, qui rapporte des faits dont il fut, dit-il, le témoin : *Lupolde dit se souvenir qu'en la maison de Basoges (33), en ce pays, y a un fort beau et grand bois de haute-fustaye, dans lequel y avoit un corbin y faisant tous les ans son aire, signification et note de l'antiquité du bois où tel oyseau veut naturellement habiter, avec un grand ayse et plaisir aux laboureurs voisins, parce qu'il chasse et fait vuidier les corneilles et chouettes [choucas] d'alentour les champs prochains et ensemencez.*

Mais, quelque longue possession que ce corbin peust aleguer, et se fust maintenu, si [cependant] trouva-t-il un beau matin, au retour de sa commission, son aire rompue et brisée par une infinité de corneilles ; tellement que, se voyant déniché, et ses ennemis impatronisez et faits maistres de la place, se retira on ne sait où, avec ce qu'il avoit de poissons prins.

Le seigneur de l'hostel, homme reconnu et plus regretté pour ses louables vertus et grandeur, dont il egaloit les premiers de sa saison, fut grandement fasché de la perte de son corbin, essayant en toutes sortes, mesme à force de harquebuzades, chasser ce maudit bestial : mais en vain : car, tant plus il les tourmentoit, plus y abondoient ; ce qu'il laissa, et fut contraint quitter tout.

Mais ne tarda un mois que ce maistre corbin, accompagné de plus de cent autres, fut veu un beau matin brouillant, tracassant, jettant les oeufs de ses parties adverses par terre, rompant leurs nids et faisant un terrible mesnage sur icelles à coups d'ongles et de bec : si bien que la pluspart y demeurèrent mortes sur le champ, et les blecées pendues aux hayes et buissons. Dequoy les renards, qui estoient sur les ailes, et aux escoutes, fecerunt magnum festum, et de bons repas. Et ainsi fut reintegré ce pauvre spolié en ses premiers grades et libertez... (t. II, pp. 68-70).

Ce récit se caractérise par la juxtaposition de deux champs lexicologiques : l'un est attendu, eu égard au sujet traité, c'est le vocabulaire de l'ornithologie («corbin», «aire», «corneilles», «chouettes», «nids», «déniché»). L'autre l'est moins : il s'agit de termes juridiques ou administratifs comme : «longue possession», «aleguer», «se fust maintenu», «impatronisez», «parties adverses», «spolié», «reintegré (...) en ses premiers grades et libertez»... L'anthropomorphisation de la société animale est évidente et tend à donner à cette anecdote un caractère de fable. Quelques mots-clés, quelques motifs récurrents dans l'oeuvre du conteur intègrent ce récit à la réflexion sociale de Noël du Fail et en éclairent la fonction. Il y a d'abord l'opposition temporelle : au «corbin» sont associés la «longue possession», «l'antiquité», «les premiers grades» ; les corneilles, ses ennemies, qualifiées de «maudit bestial» sont les der-

(33) Bazouges-sur-Hédé, à une vingtaine de km au nord de Rennes.

nières arrivées ; occupants récents, elles usurpent la place du premier titulaire des lieux. A cela s'ajoute que le corbin a comme partisans et défenseurs les deux catégories sociales particulièrement chères à Noël du Fail : les «laboureurs» et «le seigneur de l'hostel» (doit il fait un grand éloge). Au fond, l'histoire du «corbin», chassé de son bois, par de nouvelles arrivantes, les corneilles, c'est celle des mots anciens, autochtones, naturels, chassés par des intrus : *Et, de fait, les anciens mots et naturels des arts et sciences de ce pays ont été chassés de leur autorité et sièges depuis quelques années, et (...) changez et transmuez en certains vocables estrangers (...)* (*Contes d'Eutrapel*, ch. XXXIII, t. II, p. 199). C'est surtout l'histoire de ces vieilles familles nobles chassées de leurs manoirs antiques ou des places qui leur étaient traditionnellement réservées par de nouveaux riches, par des anoblis de fraîche date, «sentans encore la charrue et la boutique» (*Contes d'Eutrapel*, ch. XXII, p. 41). Le combat du corbin de Basoges (secondé par «son» seigneur) contre les corneilles, est celui de Noël du Fail, sa victoire, c'est celle qu'il lui arrive de rêver... Fable conservatrice, voire «réactionnaire», dans laquelle Noël du Fail développe les thèmes récurrents de son idéologie : l'originalité ne réside certes pas ici dans le genre (la fable animale) mais dans le message qui vient s'intégrer à la vision du monde du conteur rennais et en conforter l'assise idéologique.

On pourrait en dire autant de l'ensemble du corpus que nous venons d'étudier : la relation à l'oiseau, sa réception, constitue un bon révélateur de la relation de Noël du Fail à la réalité rurale, tandis que les textes centrés autour de ce thème que l'on peut relever au fil de l'oeuvre reflètent bien son évolution à la fois sur le plan de la thématique, et sur celui de la stylistique. Certes le lexique ne nous donne que des renseignements approximatifs, à interpréter avec précaution ; mais déjà il nous met sur la piste de l'existence de deux strates dans la culture rurale (et dans l'expérience des oiseaux) de l'écrivain : une strate largement majoritaire, qui relève de ce qu'on pourrait appeler la culture générale rurale (massivement mais pas uniquement paysanne), coexiste avec des apports spécifiques dûs à des pratiques qui au XVI^e siècle, appartiennent (plutôt) à l'aristocratie rurale (comme la fauconnerie). De façon plus générale, face au monde des oiseaux (et à la nature rurale, dont ils sont la métonymie), deux attitudes coexistent dans l'oeuvre de Noël du Fail : dans les *Propos Rustiques*, la fascination pour le personnage de Thenot du Coing, l'ami des oiseaux et des enfants, est celle d'un homme jeune qui jette un regard ébloui sur le vert paradis de ses souvenirs d'enfance et d'adolescence : l'oiseau et l'homme vivent en parfaite entente, en parfaite symbiose, image de l'harmonie de l'homme au sein de la nature rurale : en échange de quelques graines subtilisées, l'oiseau renseigne sur le temps qu'il fera, sur l'heure qu'il est, distrait le paysan qui travaille dans ses champs, le vieillard qui s'ennuie un peu...

La relation est plus complexe dans les *Contes d'Eutrapel* : bien sûr, globalement, la société rurale, les réalités campagnardes bénéficient toujours auprès de Du Fail d'un préjugé favorable : c'est le refuge, le lieu par excellence des valeurs qu'il défend ; c'est là qu'il puise la matière de la fable du corbin, légitime et ancien propriétaire, victorieux des corneilles intruses ; ou encore celle de l'apologue des oiseaux pourfendeurs de l'épouvantail et des faux-semblants qu'il symbolise. Mais désormais le regard embrasse un champ plus large : l'ethnologue relèvera le rite d'apprentissage que constitue la quête du nid de tresée ; Glaume, qui vend et revend son pigeon de palette, Hervé d'Olim, avec leur goût de la mystification et leur dose de cynisme viennent, eux, compléter la galerie de portraits de paysans amorcée dans les *Propos Rustiques* et en diversifier le registre. A côté de Marot, Virgile ou Guevara, se fait désormais plus volontiers sentir l'influence de Rabelais, de la farce de *Pathelin* ou du *Franc Archer de Bagnolet*. Enfin, dans une autre direction, l'allusion au combat des geais et des pies laisse entrevoir un aspect profond, et plus secret, de l'oeuvre de Du Fail : le goût pour le merveilleux, la sensibilité bretonne du conteur rennais...

Au total, ce qui frappe dans cette vision du monde des oiseaux, c'est l'éclatement et l'indépendance : l'éclatement de la vision qui se traduit dans la juxtaposition de textes variés dans leur inspiration comme dans leur écriture ; et surtout l'indépendance par rapport aux modèles : Noël du Fail, loin de la vision véhiculée par le *Roman de Renart* ou par les fabulistes, s'est constitué sa propre anthologie de récits mettant en scène les oiseaux : s'y rencontrent des textes de coloration virgilienne, ou rabelaisienne, à côté de textes (la fable du corbin) enracinés dans les obsessions propres à l'auteur, mais tous ont en commun de traduire l'amour de la nature rurale, l'observation des attitudes, des gestes, des moeurs des bêtes et des hommes et l'incessante méditation sur le comportement des êtres vivants (animaux, et particulièrement oiseaux, aussi bien que les êtres humains) et particulièrement leur comportement «social»... La passion d'Eutrapel pour ses semblables (à plumes et à poils, dirait Du Fail) est aussi vive que celle de Thenot du Coing ; peut-être cependant le truchement du devisant permet-il à l'auteur (à partir des *Baliverneries*) un jeu, des effets de distanciation par rapport au discours, moins nets (à notre sens) dans les *Propos Rustiques* ? Peut-être aussi la passion, au fil des années, sans retomber, est-elle plus lucide, plus critique ? Peut-être arrive-t-il un moment où la passion est capable de survivre à l'introduction d'une certaine dose d'autodérision ?

Gaël MILIN
Faculté des lettres et
sciences sociales de Brest

RÉSUMÉ

La lecture de l'œuvre narrative de Noël du Fail met en évidence, assez curieusement, une présence continue de l'oiseau dans son univers, son système de références. Ainsi le lexique, et en particulier les multiples images empruntées à l'observation des oiseaux, à leurs mœurs..., témoignent d'une expérience rurale double, à la fois paysanne et aristocratique. Une analyse plus large du corpus, intégrant cette fois les – nombreuses – anecdotes où les oiseaux jouent un rôle plus ou moins important, fait apparaître la fonction métonymique de l'oiseau dans le texte : à travers leur observation se construit la réflexion de Noël du Fail sur les hommes et leur comportement. Et là ce qui frappe, c'est l'évolution du regard de l'auteur sur le monde rural : des *Propos rustiques* aux *Contes et discours d'Eutrapel*, le champ visuel s'élargit et se diversifie ; parallèlement, à la vision idyllique d'un monde rural où règne l'harmonie, succède une vision plus verte et plus rude : le cynisme, la ruse, les conflits d'intérêt font irruption dans la campagne de Du Fail. Dès lors, aux textes de coloration idyllique, voire virgilienne des *Propos*, succèdent des textes stylistiquement marqués par l'influence de Rabelais, des farces... Au-delà de cet élargissement du champ et de cette diversification de la palette, se poursuit, inlassable, cohérente, une analyse idéologique conservatrice et nostalgique qui donne une puissante unité à l'œuvre : Noël du Fail traverse le siècle en rêvant aux chevaliers de la Table ronde et à l'âge d'or de la féodalité...